

douces, l'asservissement à titre de valet, d'esclave ou de bête de somme, d'une population faible à une plus forte et mieux organisée. Cependant il restera des territoires déserts à exploiter, des races déchues ou caduques à régénérer, le monde à peupler enfin ; ce rôle revient de droit aux aventuriers. Eux du moins conserveront le principe de l'indépendance dans le désert et celui de l'autonomie dans les lieux habités, c'est-à-dire celui de la justice partout. Eux seuls pourront enfin servir les intérêts réels de l'univers entier en sauvant ceux de la colonie, au lieu de les soumettre égoïstement à une métropole aussi rapace qu'inintelligente le plus souvent.

CHAPITRE XIV.

Projets de M. de Raousset-Boulbon. — La *Restauradora* et le placer d'Arizona. — Rivalités. — La diplomatie et l'amour. — Hermosillo. — M. Dillon. — Santa-Anna et Raousset. — Nouveaux projets. — Éléments divers et influences opposées.

Une fois lancé dans le courant d'une entreprise aventureuse, Raousset donna carrière à son imagination. Pindray avait mis tout d'abord la main à la pâte, il voulut lui, s'appuyer avant tout sur la diplomatie et forma des plans. Le premier auquel il s'arrêta fut le suivant.

Conduire en Sonora une compagnie d'élite recrutée en Californie au sein de l'émigration française. Diviser cette compagnie en trois corps, occupés conjointement aux travaux des mines, à ceux de l'agriculture et à ceux de la guerre contre les Apaches. S'établir, avec l'autorisation du gouvernement mexicain, dans un des districts miniers de la Sonora.

Ce plan fut goûté de quelques amis auxquels il le sou-

mit, et nul ne l'accueillit mieux qu'un homme intéressé par état au bien-être des Français en Californie, M. Patrice Dillon, consul de France, à la table duquel Raousset s'asseyait souvent. Encouragé par cette petite puissance, l'aventurier résolut, de l'avis de M. Dillon lui-même, de mettre l'affaire sous le patronage de noms et de capitaux mexicains, afin de lui assurer toutes chances de succès.

Vers le milieu de février 1852 il part pour Mexico. Chaudement patronné là par M. Levasseur, ministre de France, il fonde la compagnie la *Restauradora*, dont MM. Jecker, de la Torre et C^{ie} étaient titulaires, et qui comptait parmi ses actionnaires M. Levasseur et le général Arista, alors président de la république. Le traité fut signé le 7 avril. Il donnait à M. de Raousset-Boulbon le droit d'exploiter le *mineral* d'Arizona au nom et pour compte de la compagnie ; de son côté M. de Raousset s'engageait à conduire sur les lieux, dans le plus bref délai, un corps de cent cinquante volontaires français au minimum, armés et disciplinés militairement et prêts à lutter contre les Apaches.

Raousset revint à la hâte à San-Francisco, reunit deux cent cinquante hommes, s'embarqua avec eux sur l'*Archibald-Gracie* et aborda à Guaymas le 1^{er} juin.

Mais le court intervalle qui s'était écoulé depuis la signature du traité avait été mis à profit par des esprits jaloux. Une société rivale s'était formée et réclamait le placer d'Arizona en vertu de droits antérieurs à ceux de la *Restauradora*. A la tête se trouvait la maison Forbes y Ocegerra, agissant au nom d'un homme dont le nom fut puissant au Mexique, M. Baron, consul de Sa Majesté Britannique, négociant, financier, maltôtier, et millionnaire de considération. On avait su agiter déjà des passions mesquines en Sonora. Tous les hommes intéressés, comme les mandarins du Célesté-Empire, à ce

que rien ne vint tirer le peuple sonorien de son engourdissement, se ligèrent dans la société nouvelle pour contrecarrer M. de Raousset. On se souvient d'une certaine liste de proscription dont j'étais porteur à mon arrivée à Guaymas, les noms sont les mêmes; tous les gros bonnets du pays étaient-là. Au moyen d'un intérêt dans le *mineral* on acheta le commandant militaire de la province, don Miguel Blanco, ancien chapelier de Guadalajara, homme sans instruction, parvenu, Dieu sait comme, au grade de général et au poste de gouverneur. On fit mieux; on acheta le président Arista, actionnaire de la Restauradora: simple question de *quantum*.

Le placer d'Arizona, devenu objet en litige, allait être interdit préventivement à M. de Raousset et, grâce à la force d'inertie, bien des mois s'écouleraient avant que la justice ait prononcé ou qu'on en soit venu à une transaction. Pendant ce temps, on espérait que les Français perdraient patience et se débanderaient. C'était là tout ce que voulaient ces messieurs, plus jaloux d'empêcher que de faire eux-mêmes.

Dans toute autre contrée, moins arbitrairement régentée, cette politique digne du moyen âge n'eût point été possible, et moins encore les événements qui en furent la conséquence. La justice, intervenant dans le débat, eût maintenu la Restauradora dans ses droits, ou l'eût fait indemniser de telle sorte que M. de Raousset n'aurait pu tirer l'épée sans devenir un factieux. Il n'en fut point ainsi en Sonora. La lutte qu'amena le jésuitisme des autorités et de la caste féodale ne fut point celle d'un rebelle contre un gouvernement établi, mais bien une rivalité de Guelfe à Gibelin entre MM. Jecker, de la Torre et C^e, soutenus par M. de Raousset, d'une part, et de l'autre, MM. Forbes, Ocegüerra et consorts, se trouvant fortuitement en mesure de disposer des forces d'un gouvernement avili, par l'excès même de son

despotisme, jusqu'au point d'être l'esclave de ses grands vassaux.

Des ennuis, des humiliations, des taquineries de toutes natures, obligèrent M. de Raousset à revendiquer par les armes des droits incontestables. Il ne demandait pas mieux, que ne le fit-il plus tôt?

Débarqué le 1^{er} juin à Guaymas, il arrive à la fin d'août seulement au Saric, où devait le recevoir l'agent mexicain de la compagnie, le colonel Gimenez. L'ancienne mission del Saric, située près du rio San-Ignacio, n'est pas éloignée de Guaymas de plus de cent lieues; c'était quinze jours de marche, vingt au maximum, à travers de belles plaines. Mais on s'était arrêté au port, puis à Hermosillo, pour ouvrir des négociations inutiles sinon dangereuses. Un mois se passe au Saric à faire de la diplomatie. Puis, M. de Raousset se décide à faire appel à la force et rebrousse chemin le 27 septembre. Le général Blanco venait de remettre à don Manuel Maria Gandara le gouvernement provisoire de la province pour entrer en campagne contre les Français au besoin; il se trouvait à Arispe, point central d'où il pouvait surveiller à la fois Arizona, el Saric et Hermosillo, et où il avait réuni des troupes. Un mouvement rapide et énergique sur cette ville eût été décisif, M. de Raousset n'en vit pas l'opportunité et reprit lentement le chemin d'Hermosillo.

Le 1^{er} octobre il arrive au pueblo de la Magdalena où se tient annuellement, à cette époque, une foire qui attire une influence considérable. L'amour, bien plus que la politique et la raison, l'y retient six jours. Que dût-il penser de lui alors? Commit-il la folie, si commune, de se justifier à ses propres yeux en appelant sa maîtresse Omphale ou Dalila? Se persuada-t-il de bonne foi qu'après avoir perdu tant de temps à ménager l'ennemi, il était sage d'en perdre encore à se faire des adhérents,

douteux avant le combat, certains après la victoire? — Durant ce séjour à Capoue, les Français faillirent être surpris par un parti ennemi. Sans l'attachement que le curé du lieu avait conçu pour le chef, attachement qui le poussa à lui donner avis du danger auquel l'exposait sa négligence, le futur vainqueur d'Hermosillo eût été le vaincu de la Magdalena.

Il part enfin et arrive le 13 devant Hermosillo. Les maladies, l'ennui, le découragement avaient tellement réduit sa troupe que, malgré l'adjonction des débris de la compagnie de Pindray, recueillis en passant près de Cosopera, elle ne comptait pas deux cents hommes. Hermosillo était défendue par douze cents Mexicains, que le général Blanco avait eu le temps d'y introduire grâce à la lenteur des mouvements de son adversaire. La valeur française mit en moins d'une heure cette ville au pouvoir de M. de Raousset.

La dyssenterie le cloua au lit le lendemain de son triomphe, et, quand il put se lever, il ne se sentit plus la force nécessaire pour en recueillir les fruits. Il prit le parti de se replier sur Guaymas et d'y attendre, avec le retour de la santé, l'arrivée de renforts de Californie. Les Français virent avec regret une marche rétrograde que rien à leurs yeux ne pouvait justifier; du même coup, M. de Raousset glaça l'enthousiasme d'une foule d'aventuriers californiens disposés à venir le rejoindre. Les relations entre le chef et les soldats cessèrent d'être sympathiques; courage, discipline et confiance s'évanouirent à la fois. A Guaymas les choses empirèrent; M. de Raousset se retira à l'état-major mexicain et demeura inaccessible aux Français. Je n'ai jamais eu sur ce différend des données assez précises pour pouvoir affirmer d'où partaient les premiers torts. Toujours est-il que les volontaires, froissés et désorientés, livrés à l'influence secrète et dissolvante d'agents mexicains, durent

se considérer comme libérés envers la compagnie la Restauradora, et, moyennant la somme de onze mille piastres qui leur fut offerte, ils consentirent à quitter le pays. M. Calvo prit une part active à ce dénouement auquel M. de Raousset n'essaya pas de s'opposer.

Il se rendit alors à Mazatlan où vint bientôt le chercher une lettre de M. Dillon qui l'appelait à San-Francisco. Il s'agissait de se concerter pour une revanche. M. Dillon commençait à tendre autour de l'aventurier des filets invisibles, dont celui-ci ne fut débarrassé qu'au moment où il aurait eu besoin de s'y accrocher pour se sauver. M. Dillon était un de ces hommes dont on pourrait dire :

Il a fait trop de mal pour en dire du bien,
Il a fait trop de bien pour en dire du mal

si ce paradoxe antithétique avait quelque valeur en histoire.

C'était un esprit inquiet et remuant, aimant à se mêler de beaucoup de choses quand il ne pouvait se mêler de tout, à avoir sa petite initiative, sa petite politique, sa petite police, son influence redoutable ou bienfaisante, à être en évidence, à se rendre indispensable, à faire parler de lui. Tout cela couvait sous des dehors calmes et graves. Il y avait en lui l'étoffe d'un roitelet. Parvenu aux emplois publics par la faveur d'un ministre de la monarchie de juillet, dans la famille duquel il avait exercé les fonctions de précepteur, il avait encore en lui du pédagogue. Il fit plusieurs petits coups d'État dans sa carrière diplomatique et montra de l'énergie toujours, une grande bravoure à l'occasion, mais plus de finesse que d'habileté.

Il se joua de M. de Raousset comme d'un instrument. Les choses étaient arrangées par lui de telle sorte que, si celui-ci avait réussi comme l'entendait M. Dillon, le

consul aurait pu se faire un grand mérite auprès de son gouvernement de la part qu'il avait prise dans cette affaire. Raousset échouant, M. Dillon n'avait qu'à se faire apporter le bassin de Pilate.

La révolution venait d'éclater de toutes parts au Mexique. Vingt chefs s'étaient *prononcés* sur autant de points. Au sein de ce tohu-bohu il était difficile de préciser quel était ou du moins quel allait être le gouvernement légitime, et l'on pouvait, en se prévalant de l'appui d'un des révoltés, réussir aussi légalement que possible. Ainsi pensait M. Dillon quand il chercha à remonter M. de Raousset sur son dada.

Au mois de janvier 1853, Arista céda le fauteuil présidentiel à M. Ceballos que remplaça bientôt M. Lombardini. Enfin des intrigues réactionnaires, que favorisait l'épuisement du pays, ramenèrent au pouvoir le général don Antonio Lopez de Santa-Anna. Comme tous les nouveaux élus, le Diable boiteux arrivait avec les meilleures intentions; afin qu'on n'en doutât, il se fit donner la dictature, le titre d'Altesse sérénissime par la grâce de Dieu, et pacifia le pays à l'aide des baïonnettes. Influencé par M. Levasseur, il se hâta de faire savoir à M. de Raousset qu'il désirait *réparer l'injustice du gouvernement précédent* à son égard et que, en conséquence, il le recevrait avec plaisir dans sa capitale. Le ministre de France transmit lui-même à l'aventurier cette aimable invitation à laquelle celui-ci se rendit avec empressement. Il arriva à Mexico au mois de juin.

Il proposa au dictateur de défendre les frontières du Nord contre les incursions des Apaches avec une troupe française. Il demandait une autorité qui équivalait à celle de gouverneur militaire de la Sonora. A l'expiration de leur engagement les volontaires devaient recevoir des concessions de terres.

Santa-Anna écouta ces plans, les discuta, fit traîner

les choses en longueur et finit, au moment de signer le traité, par offrir à M. de Raousset le grade de général dans l'armée mexicaine; c'était tout simplement une fin de non recevoir, et, de plus, une trappe sous les pas du jeune chef, qui disparaissait de la scène politique en y mettant le pied dessus. Au mois de novembre seulement, M. de Raousset s'aperçut, beaucoup trop tard, qu'il n'y avait aucun espoir sérieux de s'entendre. Il partit secrètement, ce qui était peut-être inutile mais jetait, en tout cas, sur l'affaire une teinte romanesque qui ne lui déplaisait pas.

Il avait, ainsi que je l'ai dit plus haut, entamé des relations avec quelques mécontents. Mais toujours peu habile à choisir ses hommes, il était tombé sur des gens de piètre réputation et de mince influence. Ses agents ne valaient guère mieux, et l'un d'eux, un Français nommé Chaumont, dont il avait fait la connaissance à Mazatlan et de l'intermédiaire duquel il se servait pour correspondre, livra quelques lettres de lui au général Yañez alors gouverneur de Sinaloa. Il y était question d'une invasion de la Sonora et d'un soulèvement général dans la république. Car M. de Raousset avait agrandi ses vues et la possibilité de refondre en entier ce corps social s'était présentée à lui. Ses droits sur l'Arizona n'étaient plus qu'un prétexte, la Sonora qu'un pied à terre.

Yañez se hâta de donner connaissance de l'affaire à Mexico, et comme son énergie ne laissait pas plus de doute que son dévouement, on lui confia le gouvernement de la Sonora. Plusieurs chefs du parti libéral, gravement compromis par la correspondance interceptée, furent poursuivis, emprisonnés ou exilés, et nous dûmes renoncer à l'espoir de voir éclater l'insurrection au premier bruit de notre débarquement à Guaymas.

Tout allait au plus mal. M. de Raousset n'avait réussi en rien, si ce n'est dans la petite mise en scène de sa

fuite ; il ne s'était pas montré habile. M. Levasseur l'abandonne, M. Dillon lui bat froid. L'un et l'autre s'aperçoivent que Santa-Anna a brelan carré pour le moment, et que leur aventurier, plein d'amour propre et peu soumis, ne s'aidait pas assez, en somme, et menaçait de devenir compromettant. — « Ce jeune homme est peut-être fini, » disait tout bas M. Dillon. J'en crois le chroniqueur qui a rapporté ces paroles parce que, comme lui, j'ai vu à cette époque M. de Raousset se roidissant, dans des accès de fureur impuissante, contre une influence qu'il subissait sans pouvoir s'en faire une arme. « Il nageait à pleines eaux dans le sardonisme et l'ironie, dit M. de la Chapelle, s'écriait que la société n'était faite que pour les forts... ; » ce qui est un peu vrai dans le présent, mais ce qui n'est pas une raison pour ne pas mettre honnêtement sa force au service de la faiblesse.

Nos espérances étaient bien maigres quand Santa-Anna, stimulé par la correspondance en question et par les notes du consul del Valle, s'avisait d'être habile, faute de se sentir fort. Il commença par mettre M. de Raousset hors la loi ; c'était déjà quelque chose, mais ça ne suffisait pas, il fallait encore lui couper l'herbe sous le pied. Pour ce faire, il traita de la vente du territoire de l'Arizona aux États-Unis, ce qui était anéantir le prétexte de notre invasion en Sonora, et donna ordre d'enrôler, pour le service du Mexique, les partisans de l'aventurier, afin de lui enlever ses moyens d'action. La première de ces deux mesures aurait eu quelque valeur si elle avait été menée à fin sur-le-champ ; au lieu de cela, l'affaire traina et demeura secrète. La seconde était puérile et combla M. de Raousset de joie. Il savait qu'il lui resterait toujours sous la main, en Californie, assez d'hommes pour frapper le premier coup ; une fois au cœur de la place, il y trouverait ceux que l'ennemi lui-

même y avait introduits. M. del Valle acheva de lui donner satisfaction en expédiant *le Challenge* à Guaymas.

A ce moment-là, M. de Raousset avait repris quelque valeur aux yeux de M. Dillon. Celui-ci avait prêté la main à l'opération del Valle, en autorisant officiellement les Français à courir cette aventure. La veille du départ de *la Belle*, dont il était aussi bien informé que nous, il remit à notre chef deux cents piastres qui furent les bienvenues. On espérait aussi que M. Levasseur s'intéresserait de nouveau à l'entreprise en la voyant en si bon chemin. Comme dernière tentative en faveur de la stricte légalité, un émissaire intelligent allait être envoyé à Mexico pour s'entendre secrètement avec le ministre de France, se présenter à Santa-Anna, lui annoncer notre arrivée en Sonora et lui offrir la guerre ou la paix. La paix, c'était l'adoption du projet présenté au dictateur par M. de Raousset lors de son voyage à Mexico, ce qui eût permis à celui-ci de prendre pied en Sonora sans coup férir et d'y attendre une occasion, qui ne pouvait tarder à se présenter, pour fondre sur la capitale. En cas d'entêtement de la part de Santa-Anna, l'envoyé devait se rabattre sur Alvarez et tâcher d'entrer en pourparlers avec lui. Cette mission délicate fut confiée à M. de Sainte-Marie, ancien agent consulaire de la France à Acapulco ; il devait partir quelques jours après nous par le steamer du 5 juin. Qu'a fait M. de Sainte-Marie ? je l'ignore. Nous n'avons jamais entendu parler de lui depuis.

Pour comprendre l'intérêt que M. de Raousset inspirait à MM. Dillon et Levasseur, il est nécessaire de savoir quelle a été depuis longues années la politique des diplomates français au Mexique, généralisons : la politique des diplomates européens dans les républiques hispano-américaines.

Ces corps malades n'ont cessé d'être le prétexte d'une lutte sourde entre les représentants des différents gouver-

nements de l'Europe, jaloux d'y établir, à l'insu des États-Unis ou en dépit d'eux, la prépondérance de leurs pavillons respectifs au moyen d'un protectorat, sinon d'une conquête.

C'est là une politique mesquine au possible. En admettant qu'il ne faille faire aucun cas de la doctrine de Monroë, il reste encore en jeu les aspirations légitimes et très-accentuées du Mexicain pour son autonomie et ses institutions politiques. D'ailleurs, je ne saurais, pour ma part, je l'avoue, faire trop bon marché de la doctrine de Monroë. S'il réclame l'Amérique pour les Américains, c'est, en principe, bien moins dans le but de servir les vues ambitieuses de l'Union aujourd'hui divisée, qu'en vue d'assurer ce vaste continent à la propagande libérale de ses compatriotes. A ce compte, j'en suis. Il me paraît juste que la république ait l'Amérique au moins pour s'expérimenter et faire ses preuves, puisque la monarchie a le reste du globe, et depuis si longtemps!

Or, un protectorat européen, une conquête *à fortiori*, détruirait du même coup au Mexique l'autonomie, la nationalité, les institutions républicaines.

La conquête est un reliquat des temps barbares dans nos mœurs : c'est l'esclavage en gros, au lieu de l'esclavage en détail. Le protectorat est un progrès, c'est le servage seulement. Mais, à notre époque, esclavage et servage sont au ban de l'opinion publique. Certains propriétaires de serfs et d'esclaves ont voulu arguer, en faveur du système, de l'incapacité de ces malheureux à pratiquer la liberté; l'opinion publique les a fait taire. Il est généralement admis, en effet, que cette incapacité n'est pas organique, mais provient simplement d'inexpérience. Or, les droits d'une nation à l'indépendance valent bien ceux d'un homme; c'est toujours une grave affaire que d'y toucher, une sérieuse responsabilité aussi.

Et cependant l'Europe est un grand foyer d'idées et

de civilisation! L'Europe ne peut-elle donc rien pour les misères politiques d'autrui? — Beaucoup, en vérité, mais indirectement. Par l'émigration, non par la conquête; par l'individu dégagé de préjugés, non par les institutions qui en regorgent. L'Européen peut beaucoup, les gouvernements européens ne peuvent rien, car ils sont eux-mêmes à cheval sur les principes qu'il s'agit de déraciner au Mexique : ignorance des masses, monopolisation des affaires publiques par la minorité, absence des libertés de conscience, de presse, de parole, centralisation, armées permanentes, etc. Qu'apporteraient-ils donc?

C'est ici que se révèle et grandit le rôle de l'aventurier, l'homme de l'avenir. L'aventurier sera le missionnaire du progrès le jour où les nations, amenées, par la force des choses, à reconnaître que la conquête et les instruments qu'elle nécessite sont des fantaisies coupables et d'un luxe ruineux, laisseront à l'individu, à l'émigrant, au voyageur, le soin de propager la civilisation. Je crois à l'aventurier comme je crois à l'affranchissement des colonies, annexes souffreteuses qui rendent largement à la métropole tout le mal qu'elle leur fait; j'y crois comme je crois aux annexions. C'est ce qui me pousse à m'étendre autant sur les projets de M. de Raousset. La véritable originalité, comme la véritable force de cet homme, s'il avait su le comprendre, était de n'être qu'un aventurier; de ne pas tirer à sa suite, comme les diplomates qui prétendaient se servir de lui, un gouvernement étranger, une nationalité nouvelle; de pouvoir se faire Mexicain un moment, s'assimiler au Mexique comme le remède au corps du malade, pour le guérir sans tuer en lui la personnalité.

Pour cela, il s'agissait de choisir ses éléments. L'émigration a un double courant: d'un côté la partie aristocratique, la plante parasite, absorbante et nuisible là

comme ailleurs; de l'autre la partie démocratique, la greffe féconde, l'espoir du progrès. La première arrive sur l'aile de ses capitaux, dont elle fait un engin oppresseur, une pompe aspirante; elle se campe fièrement sur le piédestal du privilège, mais ne s'acclimate pas; elle a emporté sa patrie avec elle dans sa demeure luxueuse; d'ailleurs les moyens de locomotion sont à elle, et elle vit un pied ici, l'autre là-bas. Elle demeure Anglaise, Allemande, Espagnole ou Française, par politique plutôt que par patriotisme, c'est-à-dire pour pouvoir s'appuyer au besoin sur un gouvernement étranger, dans le cas où l'on menacerait ses privilèges. La seconde, qui n'a souvent connu que la gêne, sinon la misère, *at home*, pratique *lubi bene, ibi patria*. Peut-on lui en faire un crime? « La patrie, dit M. Pelletan, n'est pas seulement la place de hasard où notre mère a accouché, ni le coq qui tourne sur la girouette de notre clocher, c'est aussi, c'est surtout l'idée commune, la loi commune, la sécurité de l'existence et l'inviolabilité de la personne. » Cela est parler d'or. Loin de se draper comme l'autre dans une dignité hautaine, celle-ci se fait Mexicaine, Américaine. Loin d'envoyer chercher en Europe ses plaisirs, son confort, elle s'approprie ceux du pays, vit de la vie mexicaine en la perfectionnant. Heureuse d'être délivrée de ce cauchemar du lendemain qui pèse sur toutes les existences inférieures en Europe, elle jouit plus encore de l'ineffable bonheur de dépenser que de celui de gagner. Elle est industrielle, liante, vise au croisement des races, prend patrie, en un mot. Son influence est grande et bonne; au rebours de l'autre, elle donne plus qu'elle ne reçoit.

La première est une minorité infime, la seconde est la masse; mais celle-là est Giton, qui parle haut et qu'on écoute, celle-ci est Phédon, qui n'a pas voix au chapitre.

La première a le volume de ses capitaux, la force de

ses ramifications avec l'Europe et de ses relations avec la diplomatie. Diplomates et financiers se rencontrent là-bas dans les mêmes salons, les mêmes diners les rassemblent, ils sont alliés, s'appuient réciproquement les uns sur les autres, et le diplomate reçoit le plus souvent du financier ses inspirations politiques. Dans ces salons, à ces diners sont reçus les voyageurs bien recommandés, qui écriront ensuite les rapports officiels.

La seconde n'a aucune affinité avec les représentants de son gouvernement à l'étranger, même quand elle a fait fortune, parce qu'alors elle a pris racine, parce qu'alors elle se souvient que, pauvre émigrée, elle n'a rencontré chez eux d'autre secours que ceux de l'aumône, d'autre intérêt que celui qu'un planteur humain accorde au nègre marron, d'autre protection que celle qui découle de la tyrannie du rapatriement. La réception d'un consul à un pauvre diable veut toujours dire, sous des formes plus ou moins rogues: « Que venez-vous faire en Amérique? De quoi vous ingérez-vous là? Retournez donc chez vous, il fait malsain ici. »

De ce double courant il résulte une double tendance: l'une à la colonisation matérielle, la conquête, l'importation d'un nouveau drapeau, d'une nouvelle administration, de nouvelles lois, la ruine d'une nationalité; l'autre à la colonisation morale, la modification de vieux errements, la régénération par la fusion, l'incorporation d'éléments étrangers supérieurs.

L'une veut agir avec l'Angleterre, l'Espagne ou la France; l'autre par les Anglais, les Espagnols, les Français. Celle-là a l'instinct aristocratique de l'asservissement, celle-ci a l'instinct démocratique du respect d'autrui. La première sollicitait M. Dillon à se servir de Raoussset pour tirer les marrons du feu; la seconde poussait l'aventurier à rester indépendant en s'appuyant sur l'élément démocratique de l'émigration.

Voici donc où en étaient les choses à notre départ de San-Francisco comme à notre arrivée à Guaymas. M. de Raousset entreprenait une œuvre de révolution, en prenant ce mot dans sa noble, dans sa vraie et seule acception, celle d'un mouvement progressif. Il arrivait poussé par des influences secrètes en vertu desquelles ce mouvement, châtré dans son principe, eût coûté au pays son autonomie, c'est-à-dire ne l'eût éclairé sur sa servitude que pour lui faire comprendre qu'il n'était pas plus libre qu'auparavant. Mais il arrivait aussi appuyé sur des éléments démocratiques dont le concours pouvait lui permettre de rendre au Mexique son indépendance complète. M. de Raousset n'avait qu'à choisir.

CHAPITRE XV.

Eléments de succès de M. Raousset-Boulbon. — Sa faiblesse devant la grandeur de l'œuvre. — Gages d'insuccès. — Ce qu'il fallait qu'il fit et ce qu'il voulut faire. — Monarchie et république.

Le plan de M. de Raousset était tout tracé par le bon sens et par le devoir, qui sont toujours corrélatifs. Il y avait à faire au nom de ce pays le serment du jeu de paume et la déclaration des droits de l'homme, à abattre les privilèges du clergé, de l'aristocratie, de l'armée, les monopoles des traitants, à remplacer ces échafaudages vermoulus par le droit de chacun et de tous à l'instruction, à la justice, à la sécurité, à la liberté. Il fallait, au risque de faire hurler quelque peu cette oligarchie qui épuise le corps social, faire ce qu'ont fait nos pères en 89, ce qu'a voulu faire Juarez. — Aurions-nous été plus heureux que celui-ci? Pas de sang versé, pas d'oppression, mais de gros intérêts froissés! Quels cris de

paons! L'armée n'était pas inquiétante : elle aurait passé au plus fort; mais les autres! Le clergé allait en appeler à Rome, et par Rome intéresser la coterie cléricale de tous les pays! Les traitants allaient en appeler à leur gouvernement, et s'aidant de l'appât d'une vieille politique de prépondérance, obtenir que des armées vinssent détruire notre œuvre au nom de je ne sais quel principe d'humanité! — Hélas! le Mexique n'avait pas, comme la France en 93, douze armées à envoyer à la frontière pour pouvoir demeurer maître chez lui, et nous eussions été vaincus peut-être pour avoir cru que les principes valaient mieux que les habitudes, et que l'intérêt général devait passer avant quelques intérêts privés.

Mais de pareilles appréhensions n'étaient pas sérieuses à ce moment-là. Les événements politiques nous favorisaient; l'Europe était assez occupée de la guerre d'Orient pour laisser à M. de Raousset le temps d'achever l'œuvre, de rendre le Mexique fort et, par conséquent, respectable. Quant aux éléments de force, ils étaient dans le concours du peuple, qui n'eût pas manqué à qui lui eût apporté de bonne foi liberté et instruction. Si ce peuple se révolte sans cesse, c'est que sans cesse il est trompé par ceux auxquels il confie ses destinées.

L'avenir était donc brillant; les chances de M. de Raousset-Boulbon étaient donc sérieuses. Il avait sur Walker un bien grand avantage; si, comme lui, il se présentait en aventurier, c'était en aventurier dégagé de toute influence extérieure. On savait que Walker préparait simplement une reprise de la comédie du Texas, M. de Raousset affirmait à voix haute qu'il voulait faire œuvre démocratique et nationale.

Est-il bien certain qu'il fût de bonne foi lui-même? Est-il bien certain qu'il ne préparât pas une comédie?

La question est résolue aujourd'hui. Eh! mon Dieu,